

par quelques pères de famille qui le considéraient, à juste titre, comme un "excellent parti".

M. Lebrun avait éludé toutes les petites manœuvres tentées en vue de le pousser au mariage.

—Je ne m'unirai qu'à la femme que j'aimerai, disait-il un jour à un ancien ami de son père. Qu'elle soit riche ou pauvre, peu m'importe.

—Et si je l'avais découvert cet oiseau rare, qui doit faire battre votre cœur ; si, depuis quelque temps déjà, je le tenais en réserve pour vous le présenter "à point", —c'est-à-dire lorsque ce cœur serait pris, complètement pris ?

Celui qui parlait ainsi était un savant, très en renom dans le monde médical et par cela même très en évidence dans la haute société parisienne.

Ainsi que nous l'avons dit, il avait été très lié avec le père de M. Lebrun, et il avait continué au fils l'amitié vouée à son ancien camarade d'études.

Le maître de forges, présenté par lui, avait vu s'ouvrir quelques-uns des salons privilégiés où le talent et l'esprit sont accueillis sur un pied d'égalité avec la fortune et le nom.

Très observateur par métier, l'éminent docteur, ayant, en outre, le don de scruter profondément le cœur humain, ne tarda pas à découvrir un germe d'amour dans celui de son jeune ami Lebrun.

Il avait attendu le moment où cette passion naissante serait entrée dans la période de l'épanouissement, pour tenir au maître de forges le langage que l'on sait.

—Mon cher, continua-t-il, je vais être, avec vous, d'une franchise brutale.

"Vous aimez Mlle Jenny..."

—Jenny Lormière ! exclama le maître de forges.

—Vous voyez que je ne m'étais pas trompé !... Eh bien ! mon ami, je puis, si vous le voulez, me charger de la présentation, des ouvertures à faire aux parents de la charmante enfant, voire de la demande en mariage.

M. Lebrun, pour toute réponse, avait saisi la main de son interlocuteur et la serrait avec effusion.

—C'est convenu, vous me donnez carte blanche et pleins pouvoirs pour traiter votre futur bonheur ?

Une nouvelle pression de mains ayant tenu lieu de réponse affirmative, le docteur s'empressa d'ajouter :

—Eh bien ! j'ai le plaisir d'annoncer à mon ami Lebrun que M. Lormières, très flatté de la recherche dont Mlle Jenny, sa fille, est l'objet, est tout disposé à l'accepter pour gendre. Malheureusement, prononça le docteur, M. Lormières regrette de n'avoir pas de dot à donner à Mlle Jenny.

—Je l'aime ! répondit M. Lebrun d'une voix ferme.

Quinze jours plus tard avaient lieu les fiançailles.

Mlle Lormière apportait en mariage la dot la plus précieuse : un cœur d'ange, rempli des sentiments les plus nobles et dans lequel germait toutes les qualités qui font les épouses dévouées, toutes les tendresses qui font les vraies mères de famille.

Le mariage qui s'accomplit sous d'aussi heureux auspices promettait aux deux époux de longues années de bonheur.

Un lien nouveau vint resserrer l'union des deux époux. Mme Lebrun mit au monde un enfant dès la première année de son mariage.

La joie du jeune couple fut immense, et dès le berceau du cher petit être commencèrent les projets d'avenir que le père et la mère formaient déjà pour lui pendant les heures délicieuses passées dans la contemplation de leur fille adorée.

Que de promesses échangées auprès de ce berceau, promesses d'éternelle affection, de tendresses sans bornes !

Cette lune de miel se prolongea pendant plusieurs années, sans que le plus léger nuage vint l'assombrir.

L'enfant devenue fillette ajoutait un charme de plus à cette existence conjugale déjà si radieuse.

Tout semblait concourir à la félicité des époux Lebrun.

Les affaires du maître de forges n'avaient jamais cessé de prospérer, mais, si la fortune acquise avait jusque là comblé tous les vœux de l'honnête industriel, le père se montra plus ambitieux pour sa fille.

Il rêvait, pour elle, le plus riche, le plus brillant avenir. Il voulut l'entourer de toutes les jouissances du luxe le plus raffiné, et lorsque Mme Lebrun, alarmée de l'immense activité qu'il déployait dans ce but, cherchait à modérer cette ardente fièvre de travail, il répondait invariablement : C'est pour notre enfant, c'est pour ma fille !...

—Je veux, disait-il, lui assurer une dot princière qui lui permette de choisir son mari parmi les fils de famille les plus haut placés, les plus honorés.

Profondément estimé dans le monde, le maître de forges avait inspiré à ses ouvriers une affection sans bornes, un dévouement sans limites, l'un et l'autre basés sur la reconnaissance.

Jamais un homme sans travail n'était venu frapper vainement à sa porte.

Jamais un père de famille dénué de ressources n'avait inutilement demandé un secours.

Comme les bénéfices augmentaient et s'accumulaient de jour en jour, M. Lebrun voulut que chacun de ses ouvriers eût sa part de cette grande fortune, fruit du labeur commun.

Et, dans l'usine Lebrun, tout un monde de travailleurs ne forma bientôt qu'une grande famille.

M. Lebrun n'était plus le "patron" pour ses ouvriers ; on l'appelait le "père" et, lorsque chaque année, revenait l'anniversaire de sa fête, ses nombreux "enfants" s'évertuaient à qui mieux mieux pour célébrer ce grand jour.

Pendant que se succédaient cette généreuse affection et cette reconnaissance cordialement rendue au milieu du travail béni, le temps marchait, marchait toujours, et, il se trouva, un beau matin, que Mlle Madeleine Lebrun était devenue une adorable jeune fille bientôt bonne à marier !

Bonne à marier !... c'est-à-dire que prochainement la mère devra se séparer de son enfant bien-aimée !...

Le père qui a rudement et courageusement travaillé pendant seize années verra, pour récompenser ce dur labeur, un homme, presque un inconnu, emmener loin de lui l'objet de son immense tendresse !

Et comme la pensée de cette douloureuse séparation déjà pressentie fait perler une larme dans les yeux de sa chère compagne, Lebrun tente de la consoler.

Il s'efforce de rire de cette faiblesse maternelle, mais, non moins faible qu'elle, il laisse, en l'embrassant, couler une larme sur les joues de sa femme !...

Puis, l'habitude du bonheur, de ce bonheur si longtemps durable, ranimant leur courage, ils se disent qu'au lieu d'un enfant ils en auront deux par le fait de ce mariage et, plus tard, trois ou quatre, peut-être !

Dix-sept années de bonheur sans nuages !... Dix-sept ans de tendresse conjugale ! Dix-sept ans de joies et d'amour paternel !

C'était beaucoup !

C'était trop, hélas !...

Dans sa marche mystérieuse et sombre, la fatalité, tout à coup, rencontra sur son chemin la demeure du maître de forges.

Un matin, M. Lebrun vit entrer dans son bureau un homme, de bonne apparence, qui, avec une contenance étudiée et comme s'il eût voulu faire comprendre qu'il faisait abnégation de tout amour-propre, lui dit :

—Monsieur, je viens vous demander du travail.

Le maître de forges regarda attentivement le solliciteur.

Puis après quelques secondes et jetant les yeux sur les mains de l'inconnu :

—Du travail, je n'en refuse jamais aux ouvriers, dit-il, mais... vous n'êtes pas un ouvrier, monsieur ?

—Pas encore ; mais... je le deviendrai... si vous voulez m'aider.

Il ajouta, en donnant à sa physionomie une expression de franche énergie :

—Avec la volonté, monsieur, on peut, on doit arriver à tout...

M. Lebrun, étonné, disons aussi séduit par l'air franchement résolu de l'inconnu, répondit :

—Veuillez vous asseoir. Je désire, d'abord, quelques renseignements.

—Sur moi ? interrompit le solliciteur. Je connais votre bienveillance, je sais qu'obligeant pour tous, vous avez coutume d'accueillir avec bienveillance, les nécessiteux qui s'adressent à vous.

"Le meilleur renseignement que je puisse vous donner, monsieur, est contenu dans ces simples mots : Je suis sans famille, sans amis, sans ressource, et... je veux gagner honnêtement ma vie.

—Vous avez raison, mon ami, exclama le maître de forges, ce renseignement me suffit ! A partir de ce moment vous pouvez vous considérer comme faisant partie du personnel que j'emploie.

—Merci, monsieur ! prononça l'inconnu avec une émotion qui, si elle était feinte, dénotait un comédien habile.

Il eût fallu être prévenu contre ce solliciteur inconnu pour découvrir que la joie qu'il laissait éclater n'était pas pour cause unique son admission dans les ateliers de M. Lebrun.

Au bout d'un instant, celui-ci reprit :

—Vous me permettez, maintenant, de vous demander à quoi je pourrais bien vous employer...

"Il est aisé de reconnaître que le maniement du marteau ne vous est pas familier... Vos mains sont là pour attester que vous n'avez pas eu, jusqu'à ce jour, l'habitude d'exécuter de rudes travaux.

—Je ferai mon apprentissage, monsieur.

Le maître de forges sourit. Et d'un ton de bonhomie :

—A votre âge, on commence difficilement un apprentissage...

—Cela est peut-être difficile, dit l'inconnu, mais peut-être aussi n'est-ce pas impossible et avec la bonne volonté dont je me sens animé...

—Avez-vous déjà exercé quelque emploi ? demanda M. Lebrun.